



I

LA REINE

Personne n'avait jamais dit à mon époux que l'orgueil était dangereux.

Personne ne l'avait jamais prévenu que ceux qu'il blessait uniraient un jour leurs forces et viendraient en quête de vengeance.

Et même si quelqu'un l'avait fait, si le roi d'Eprotha avait été mis en garde par une personne de son entourage...

Jamais il ne l'aurait écoutée.

Son arrogance finirait un jour par provoquer sa chute.

Du moins, c'était là mon vœu le plus cher.

À présent, il se prélassait sur son trône, ses yeux sombres emplis d'ennui, les jambes étendues, une coupe de vin à la main. Il incarnait parfaitement le souverain détendu et plein d'assurance.

Mais je l'avais vu la veille au soir. J'avais vu son visage s'empourprer d'une rage à peine refoulée lorsqu'il était entré d'un pas raide dans mes appartements.

De tous les gardes qu'il avait pris avec lui pour piéger les corrompus, seule la moitié environ était toujours vivante. Une fois rentré à la cour, il avait constaté qu'on l'avait volé en son absence. Même les lourdes pierres précieuses qui ornaient mon cou avaient été subtilisées.

Son expert préféré gisait mort au milieu de notre salle de bal.

La fureur de Sabium était *exquise*.

Désormais, à le regarder, il était impossible de le croire le moins du monde préoccupé par l'évasion de plus de trois cents corrompus – un coup brutal qui donnait encore lieu à des chuchotements au sein de la cour.

L'essentiel de notre cour se trouvait actuellement aligné le long des murs de la salle du trône ; tous brûlaient d'envie de voir du sang couler. Ils avaient l'habitude d'être invulnérables. Protégés. En une seule nuit, les rebelles avaient eu leur vie entre les mains tandis que les courtisans s'étaient retrouvés figés dans le temps.

Je conservai une expression parfaitement impassible, une moue très légère venant communiquer le niveau d'inquiétude attendu de moi.

Le roi regarda brièvement dans ma direction avant de détourner aussitôt les yeux.

— Comment, demanda-t-il d'une voix calme, est-ce qu'une simple *fille* a réussi à s'accorder avec les Faés, à vider mes cachots, à dévaliser ma cour et à me *cambrïoler* ?

Ah, les hommes ! Tellement prévisibles dans leur insistance à traiter les femmes de *filles* pour nous rabaisser.

Personne n'ouvrit la bouche.

Tymedes inclina la tête, montrant sa chevelure brune parsemée de gris. Puisqu'il était chargé de la garde du roi, Tymedes allait porter le fardeau des actes des rebelles, ôtant à Sabium toute culpabilité.

— Nous enquêtons encore, Votre Majesté.

La lèvre supérieure de Sabium frémit, trahissant son mécontentement.

— Nous reviendrons sur ce sujet cet après-midi.

Tymedes pâlit et se laissa entraîner loin du roi.

C'était ensuite au tour de mes dames de compagnie. Ma bouche s'assécha soudain et je tendis la main vers ma coupe de vin.

Avec le départ de Setella... de Prisca... non, de *Nelayra*, ainsi que celui de Madinia, la vipère à la langue piquante, mes dames de compagnie n'étaient désormais plus qu'un nombre de quatre. Un chiffre porte-malheur. Pas autant que cinq, mais certainement pas...

— Kaliera, m'appela Sabium.

Je levai la tête. Mes dames de compagnie se tenaient face à nous, blêmes mais posées, comme je le leur avais appris. J'espérais que les années passées au sein de cette cour leur permettraient de conserver ce calme.

— Je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de faire ça ici, dis-je. J'ai déjà parlé à mes dames de compagnie.

— Qu'importe, fit Sabium en agitant la main pour les inviter à se rapprocher. Chacune d'entre vous a affirmé son ignorance concernant les projets de la corrompue. Mais tout détail pourrait s'avérer important, aussi infime soit-il.

Il leur adressa un sourire froid.

— Avez-vous déjà remarqué le moindre signe que la corrompue et le Prince sanguinaire se connaissent ? questionna-t-il.

Pelopia, Alcandre et Caraceli secouèrent la tête. Lisveth hésita.

Sabium se pencha en avant.

— Parle.

— Eh bien, c'est seulement, euh... Enfin, je veux dire, Votre Majesté...

Mon cœur sauta un battement. Vu son humeur, Sabium n'hésiterait pas à envoyer Lisveth au cachot s'il avait le sentiment qu'elle ne lui disait pas tout. Et la bavarde Lisveth, qui, au fil des années, avait remarqué de multiples détails liés à ma propre attitude, laisserait tout échapper sous la torture.

J'adressai à Lisveth un sourire encourageant.

— Dis tout ce que tu penses être pertinent, lui intimai-je.

— Le jour où le Prince sanguinaire est arrivé, lorsqu'il prétendait être le prince gromalien...

— Oui, la pressai-je, intriguée.

— C'est le jour où vous avez fait d'elle une de vos dames de compagnie, continua Lisveth en me souriant, prenant de l'assurance.

Les courtisans chuchotèrent à cette évocation de la place importante que j'avais accordée à la corrompue au sein du palais, et je me raidis.

Le sourire de Lisveth s'évanouit et elle jeta un regard aux courtisans. Elle rentra la tête dans les épaules et se retourna vers Sabium.

— Nous sommes entrées dans la salle des banquets, lâcha-t-elle. Prisca s'est arrêtée net et cela a fait trébucher Madinia. Elle l'a apostrophée, mais Prisca fixait la table du roi. Elle m'a dit que c'était à cause du stress. Parce qu'elle n'avait jamais vu autant de nobles. Mais peut-être...

Tous mes muscles se tendirent d'un coup. Le prince faé avait revêtu son déguisement magique. Et l'héritière des hybrides l'avait tout de même reconnu.

— Continue, ordonna sèchement Sabium.

Lisveth eut un mouvement de recul.

— A... alors maintenant, je me dis qu'elle avait peut-être reconnu le Prince sanguinaire, Votre Majesté.

Sabium sourit.

L'interrogatoire se poursuivit des heures durant. Mes dames de compagnie n'avaient pas l'habitude de demeurer debout si longtemps et Alcandre finit par chanceler. J'ordonnai qu'on leur apporte des chaises tout en ignorant les sourcils froncés de Sabium.

— Bien, conclut Sabium. Très bien. Vous avez toutes bien répondu. Vous pouvez disposer.

Il se leva et quitta la salle du trône sans un regard pour les profonds saluts des courtisans. Je ne bougeai pas d'un pouce.

Sabium croyait sans doute être le seul à avoir subitement pris conscience de quelque chose.

Je levai mon verre pour dissimuler mon sourire.

Lorsqu'il s'était trouvé dans ce château, le Prince sanguinaire avait fait usage de sa magie faée pour adopter une autre apparence. Pas une simple apparence humaine. C'était le genre de déguisement magique qui requérait du sang. Qui était impénétrable, sauf dans de très rares circonstances. Pourtant, l'héritière des hybrides n'avait pas été dupe.

Il savait. Sans le moindre doute, le Prince sanguinaire savait exactement ce que cela signifiait. Mais c'était un homme doté de secrets. Selon mes espions, Prisca n'avait même pas été consciente qu'il était faé. Ce qui signifiait qu'il ne lui avait pas tout révélé.

Si elle était aussi intelligente qu'elle s'était montrée jusque-là, elle prendrait ses distances à la première occasion.

L'ENFANT

Le château était silencieux. Ce fut la première chose qu'il remarqua.

Il était silencieux d'une manière bien inhabituelle. La peau du garçon fut parcourue de picotements ; il avait le sentiment que quelque chose n'allait pas du tout. Lentement, comme le chat de la cuisine qu'il avait observé plus tôt dans la journée, il tourna la tête.

Parintha dormait sur sa chaise, son tricot sur les genoux. Le garçon fronça les sourcils. Elle ne parvenait jamais à s'endormir dans le noir : c'était là une des raisons pour lesquelles on lui avait confié la tâche de veiller sur le garçon la nuit. Elle préférait se reposer le jour et passer la quiétude de la nuit seule avec ses pensées.

Mais à présent, elle était perdue dans ses rêves, la tête penchée en arrière, bouche légèrement ouverte.

Son ouvrage tomba au sol dans un cliquetis d'aiguilles, mais elle ne remua pas.

Le garçon se redressa lentement sur son séant et son oncle entra dans la pièce. Ses yeux papillonnèrent lorsqu'il les posa sur le garçon.

— Tu devrais être en train de dormir.

Le garçon ne prit pas la peine de faire semblant.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Le chagrin s'afficha brièvement sur le visage de son oncle. Il déglutit, inspira profondément et déglutit à nouveau.

— Je suis désolé. Bien plus que tu l'imagines.

Le garçon baissa le regard vers l'amulette que son oncle tenait dans sa main. Et il sut.

PRISCA

— Mange.

Ce grognement n'était pas une simple suggestion. Je l'ignorai malgré tout et me focalisai sur l'horizon. Le roulis des vagues fit tanguer le bateau et j'inspirai profondément pour repousser l'envie de vomir. Je n'avais qu'à tenir bon jusqu'à ce qu'on arrive à quai, puis je trouverais un moyen de prendre la fuite avec Telean.

J'arrivais presque à sentir Lorian se hérissier derrière moi. Le lien étrange qui nous unissait l'un à l'autre continuait d'exister. C'était une sensation inhabituelle de conscience accrue qui m'empêchait d'échapper à sa présence sur ce bateau.

Je serrai les poings. À la première occasion, je trouverais un moyen de briser ce lien.

— Très bien, cracha-t-il. Meurs de faim si ça te chante.

Il s'éloigna à grands pas et je l'ignorai, malgré ma gorge qui se serrait. Il avait repris sa forme humaine depuis que nous avons quitté les portes de la ville. C'était pire de le voir ainsi, tel que je l'avais connu avant cette nuit-là. Cela me

faisait remettre en question mes propres souvenirs, bien que je sache parfaitement ce que j'avais vu.

À ma droite, les voiles bruissèrent et le mât émit un craquement bizarre. Je sentis le sang quitter mon visage. Ma poitrine se serra et une sueur glacée coula dans mon dos.

Pour me forcer à reprendre le contrôle, je me concentraï sur ma respiration. J'inspirai et expirai de manière profonde et régulière jusqu'à ne plus avoir l'impression de suffoquer.

Je jetai un coup d'œil à l'équipage derrière moi. Personne ne semblait inquiet.

Les bruits devaient être parfaitement normaux.

Je refusais de m'humilier en posant la question. En outre, la plupart des membres de l'équipage que Lorian avait constitué semblaient terrifiés par moi.

Visiblement, ils avaient entendu parler de ce qui s'était passé deux nuits plus tôt, lorsque nous avons conduit les hybrides en lieu sûr. Lorsque nous avons vidé les cachots du roi, dévalisé ses courtisans et que j'avais laissé son expert en train de se vider de son sang, sur le sol de la salle de bal.

Il l'avait bien cherché.

J'aurais probablement dû ressentir une certaine honte vis-à-vis de l'attitude déséquilibrée dont j'avais fait preuve. Quelque chose en moi s'était déchaîné et je m'étais repue du sang et de la douleur de mes ennemis.

À la place, je n'éprouvais qu'une vague fierté et un désir de faire payer le reste de mes ennemis.

Un des membres de l'équipage chuchotait bruyamment et je saisis au vol le nom de Lorian. Ils étaient en admiration devant le prince faé. Quant à moi, je parvenais à peine à le dévisager.

En échange de l'aide de Lorian cette nuit-là, j'avais volé l'amulette dont il avait eu si désespérément besoin. Je n'avais pas compris exactement pourquoi il avait besoin de cette amulette, seulement qu'il la désirait avec une force que je n'avais jamais vue chez lui.

Notre marché reposait sur le fait que je lui apporte cette amulette. C'était le seul moyen de faire en sorte que les hybrides restent en vie. Alors j'avais traversé la ville au galop avec Madinia, mon pouvoir épuisé, mon corps presque inutile. Et lorsque j'avais lancé l'amulette à Lorian, je m'étais attendue à ce que cet instant soit mon dernier. À ce que les centaines de flèches pointées sur moi me transpercent la chair.

À la place, Lorian s'était débarrassé de son apparence humaine et avait abattu la moitié des hommes du roi.

Faé. Il était faé.

Et pas n'importe quel faé.

On l'appelait le Prince sanguinaire.

Il avait jadis dévasté une ville du nom de Crawyth, près de la frontière du territoire des Faés. C'était l'un des rares refuges qui existaient pour les hybrides. Je n'avais que quelques hivers à l'époque où je vivais là-bas avec Demos et nos parents.

La nuit où j'avais été arrachée à cette famille, le Prince sanguinaire avait réduit la ville à l'état de gravats.

D'après Demos, il y avait peu de chances que ma mère ait survécu. Elle avait été trop bouleversée par mon enlèvement pour se servir de son pouvoir afin de se protéger lorsqu'elle était retournée dans notre maison.

Demos n'avait plus revu mon père après cette nuit-là. Il avait grandi comme rebelle et passé deux ans dans les cachots du roi ; ses amis avaient été massacrés.

Une nouvelle vague de nausée s'abattit sur mon ventre et je m'agrippai au bastingage. Les paroles de Lorian résonnèrent dans ma tête.

« Je sais que tu en es capable. Parce que je t'ai entraînée pour ça. Cela ne veut pas dire que je n'aurai pas les tripes nouées tant que je ne serai pas sûr que tu respirez encore. »

Je croyais que... je comptais pour lui. Qu'il y avait quelque chose entre nous. Cette nuit-là, lancée au galop à travers la

ville, je ne m'étais pas seulement enfuie en direction de mes amis, de ma famille.

C'était vers *lui* que je galopais.

Je pris cette pensée et la jetai aux flammes. L'homme que j'avais cru connaître était un mensonge. Depuis qu'il m'avait hissée à bord de ce bateau, Lorian n'avait pas pris la peine de me donner des explications. Ni même de me dire *pourquoi*. Non. À la place, il faisait les cent pas sur le bateau, grondait des remarques à l'intention du capitaine, ordonnait aux marins hybrides de nous faire avancer plus vite et me jetait de temps à autre des regards noirs.

Je lui répondais toujours par un air méprisant et mon cœur se brisait un peu plus à chaque fois.

Je me forçai à l'éjecter de mes pensées et à me concentrer sur les autres.

Rythos me manquait. La dernière fois que je l'avais vu, il avait été encore plus grand qu'à l'ordinaire et doté d'oreilles pointues. Ses yeux... ses yeux n'avaient pas changé, eux. Ils avaient gardé leur douceur et leur gentillesse.

— C'est toujours moi, ma belle, avait-il dit.

Mais quand il avait tendu la main vers moi, j'avais eu un mouvement de recul.

C'était une réaction involontaire. Mais il était si *énorme*. Ses yeux... ses yeux diffusaient une sorte de lueur. Et ces oreilles...

Galon m'avait décoché un regard empli de déception qui m'avait transpercée tandis que Rythos s'était détourné. Mais pas avant que je détecte une étincelle blessée dans ses yeux.

Mes entrailles se contractèrent encore et je me penchai davantage au-dessus du bastingage.

C'étaient surtout mes frères qui me manquaient. Je voulais serrer Tibris dans mes bras. Récupérer un peu du temps qui nous avait été volé, à Demos et à moi. J'avais besoin de pleurer la mère d'Asinia avec mon amie. Mais le marché que j'avais conclu avec Lorian avait été clair. J'avais accepté de

l'accompagner sur le territoire des Faés, en échange de quoi il avait sauvé la vie de Demos.

Lorian n'était pas humain. Son sens moral était défectueux. Je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'il avait laissé cette flèche transpercer la poitrine de Demos simplement pour avoir à nouveau de quoi me faire passer un marché.

Lorsque j'avais acquiescé, j'avais cru que nous voyagerions tous ensemble. Lorian avait immédiatement écarté cette hypothèse.

Rythos, Galon et les autres Faés allaient voyager en groupes avec Demos, Tibris et Asinia, ainsi que tous les autres qui cherchaient à se réfugier sur les terres des Faés. Mes deux frères n'étaient pas satisfaits à la perspective de séparer ainsi les hybrides, mais ils n'avaient guère eu le choix.

Certains des hybrides allaient se disperser. À présent que Lorian et les autres les avaient dotés des marques bleues qui les faisaient passer pour des humains de plus de vingt-cinq hivers, le champ des possibles s'offrait à eux. Nombre d'entre eux avaient encore une famille qu'ils espéraient retrouver. Mais la plupart semblaient disposés à se séparer en groupes – dont certains seraient menés par Rythos, Galon, Cavis et Marth, et les autres par les hybrides les plus forts. Un trop grand nombre d'individus voyageant ensemble ne manquerait pas d'attirer l'attention, et s'il y avait bien une chose que les Faés maîtrisaient, c'était comment se déplacer au nez et à la barbe de Sabium.

Lorian m'avait amenée directement aux docks. De toute évidence, longer la côte par la mer était l'option la plus sûre, car il avait dépensé une fortune en pots-de-vin – et tué quiconque ne se laissait pas acheter. Son guérisseur passait l'essentiel de son temps dans les cabines sous le pont. Pile quand je m'étais persuadée que Lorian n'avait pas de cœur, il avait donné l'ordre à ce guérisseur de s'occuper des hybrides trop mal en point pour entreprendre le voyage à pied.

Dès que nous arriverions sur le territoire des Faés, ils iraient mieux. Ils auraient de l'air frais. Une meilleure nourriture. Du soleil. Je m'en assurerais.

Un parfum de rose se mêla à l'air salé. Telean. Elle s'approcha de moi et s'appuya contre le bastingage.

— Tu ne veux pas tenter de boire un peu de soupe ? demanda-t-elle.

J'eus un haut-le-cœur ; la tête me tournait.

Telean passa son bras autour de mes épaules. Elle seule avait été autorisée par Lorian à voyager avec nous. Comme elle avait vu ma mère exercer sa magie temporelle, Lorian espérait qu'elle pourrait m'enseigner ce que j'avais besoin de savoir.

— Ton père était pareil, fit-elle. Quand nous avons traversé la mer Endormie, il était dans un état terrible. Lui aussi avait refusé l'aide du guérisseur ; il avait insisté sur le fait que c'était pour les blessés.

Telean me poussa du coude en haussant les sourcils, et mes lèvres tremblèrent.

J'absorbai cette histoire comme la terre absorbe l'eau après une sécheresse.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ? Que j'étais l'héritière ? demandai-je en prenant garde à ne pas hausser le ton.

Le vent faisait fouetter mes cheveux contre mon visage, et je les coinçai derrière mon oreille.

Telean inspira profondément, tirant visiblement plaisir de l'odeur salée de l'air marin.

— Je comptais te le dire.

— Quand ?

— Une fois les hybrides libérés. Dès l'instant où il n'y aurait plus eu de vies qui dépendaient de toi. Je ne crois pas que tu te rendes compte de l'importance du coup que tu as porté au roi, Prisca. Je voulais que tu puisses d'abord savourer ta victoire quelques jours. Mais tes frères ont la langue

bien pendue et ils ont révélé ton identité aux Faés, dit Telean en m'adressant un faible sourire.

Je poussai un soupir. Je n'avais aucun mal à imaginer Tibris et Demos en train de se disputer bruyamment à ce sujet.

— D'après Lorian, le roi des Faés était déjà au courant.

— Oui, soupira Telean. Quoi qu'il en soit, tu aurais fini sur les terres des Faés à un moment ou à un autre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'autrefois, avant qu'ils nous abandonnent à notre sort funeste, les Faés étaient nos alliés.

J'avais passé suffisamment de temps avec Rythos et les autres pour accepter le fait que les Faés n'étaient pas nécessairement nos ennemis... du moins pas en tant qu'individus. Cependant, c'était difficile de les voir comme des alliés.

— Et tu espères qu'ils redeviendront nos alliés ?

— Ton peuple mérite d'avoir son propre territoire.

Je ne relevai pas le déterminant possessif. J'avais un cousin. L'homme que j'avais vu aux portes de la ville quand j'y avais pénétré la première fois. Je savais qu'il était doté de magie temporelle, car il ne s'était pas figé, contrairement aux autres.

Cela signifiait qu'il pouvait gouverner.

— Nelayra, soupira ma tante.

Je rentrai la tête dans les épaules, à la fois en raison du prénom et parce qu'une nouvelle vague de nausée s'abattait sur moi.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je serais une bonne reine ?

— Même avant que tu saches qu'il s'agissait de *ton* peuple, tu te battais pour lui. Tu as fait sortir trois cents personnes des cachots du roi.

Mais il y en avait d'autres. Tant d'autres. Et à présent, le roi savait que j'étais en vie. En vie et parmi les Faés.

— Regner va mener une guerre comme personne n'en a jamais vu, fit doucement Telean. Je sais que tu détestes

Lorian parce qu'il t'a menti. Mais d'ici ton arrivée sur les terres des Faés, tu ne dois plus le voir comme l'homme que tu...

— Attention, l'interrompis-je d'un ton hargneux.

Elle me donna à nouveau un petit coup de coude, imperturbable.

— Tu dois les voir comme des alliés potentiels, son frère et lui. Comme un espoir pour ton peuple.

— Je ne sais pas comment me comporter en reine.

Et c'était la dernière chose dont j'avais envie. Ce que je voulais, c'était aider les hybrides à survivre puis trouver un village calme où personne ne me connaîtrait et vivre ma vie. Une vie normale.

— Une chance que le Prince sanguinaire m'ait laissée monter à bord de ce bateau, non ? se réjouit Telean.

Ma main était toujours posée sur le bastingage et elle la prit dans la sienne.

— Il s'avère que j'ai passé des années aux côtés de ta mère à l'époque où gouvernait ta grand-mère. Et à Crawyth, j'ai vu comment ta mère menait son peuple. Je t'apprendrai tout ce que je sais. Mais quand nous atteindrons les terres des Faés, ce sera à toi de jouer.